

## **Y a-t-il une relève en poésie acadienne?** **« Les nouveaux poètes acadiens à la croisée des chemins »**

Benoit Doyon-Gosselin

---

Number 129, 2005

Littérature pancanadienne 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41406ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Doyon-Gosselin, B. (2005). Review of [Y a-t-il une relève en poésie acadienne? « Les nouveaux poètes acadiens à la croisée des chemins »]. *Liaison*, (129), 38–40.

# Y a-t-il une relève en poésie acadienne ?

BENOÎT DOYON-GOSSELIN

« Les nouveaux poètes acadiens  
à la croisée des chemins »

À EN CROIRE CERTAINS bien-pensants de l'institution littéraire acadienne, la relève en poésie acadienne n'existerait tout simplement pas. Comme si après les Raymond Guy Leblanc, les Gérald Leblanc et les Herménégilde Chiasson, les imprimeries s'étaient arrêtées de tourner. Évidemment, la multiplication des domaines de création autres que littéraire (musique, danse, peinture, etc.) a permis à de nombreux artistes d'investir de nouvelles formes d'art. Malgré ces changements de vocation, ce ne sont pas les nouveaux poètes qui manquent en Acadie. En fait, c'est peut-être la prolifération des publications qui nuit aux jeunes poètes. Dans les quatre dernières années, le nombre de recueils publiés par des poètes âgés de moins de 30 ans se chiffre à plus d'une douzaine. Parfois transmises par des textes de fond de tiroir, ces expériences poétiques mériteraient de mûrir quelques années.

Du nombre de recueils parus depuis 2002 en Acadie, trois œuvres issues de la nouvelle plume masculine possèdent certaines qualités esthétiques. Les recueils *Chroniques d'un mélodramaturge* (2002) de Christian Roy, *Coda* (2003) d'Éric Cormier et *Averses* (2004) de Paul Bossé proposent parfois ce qui se fait de mieux en poésie acadienne actuelle. Ces poètes, qui n'ont plus l'avantage du terrain vierge de leurs prédécesseurs, méritent certainement que l'on s'y attarde plus longuement.



Du lot, Christian Roy me semble le plus original et le plus achevé. Après la parution de *Pile*

*ou face à la vitesse de la lumière* (1998) et d'*Infarcitus parmi les piétons* (2000), ses *Chroniques d'un mélodramaturge* forment un excellent recueil malgré sa longueur. Déjà dans le titre, l'hybridation des genres fournit des repères de lecture particuliers. Ainsi, on lira les chroniques poétiques d'un mélodramaturge qui se questionne sur

l'être humain. Séparé en trois parties intitulées, respectivement, « L'ampleur », « Quinze minutes » et « Mon cri », le recueil trouve son unité dans le poème « Prisonnier des mots », où le narrateur réfléchit sur sa création et comprend que « l'ampleur de mon cri / n'est qu'un ruissellement du rugissement original, / mais j'aime croire qu'il pince encore un peu / quand les syllabes décident de coopérer, / ce qui arrive de moins en moins souvent. »

Si la deuxième partie du recueil se consacre plus particulièrement à une réflexion sur le temps, il n'en demeure

pas moins que tout le recueil traite de ce thème inépuisable de façon parfois inégale. Ainsi, une puissance évocatrice, alliée à un rythme saccadé, habite la première strophe du poème « Entre mes doigts » : « Si le temps / défile si vite / entre mes doigts, / ils ne peuvent s'empêcher / de crier l'arthrite / des jours / de tempête / dans mes pauvres oreilles / désormais sourdes / de l'amplitude / dissonante / de cette perte / de perspective / face aux détails anodins / qui me rongent / si jovialement. » Par contre, quelques poèmes souffrent d'un prosaïsme maladroit : « Dans le fond c'est ça ma vie... / Je perds le temps de faire quoi que ce soit / alors que je m'é gare parmi les possibilités / et finalement je me retrouve seul / à tenter d'analyser qui joue et qui triche. »



Malgré quelques maladresses, le jeune poète propose un recueil riche en images, qui souligne les préoccupations et les inquiétudes du créateur en milieu minoritaire. Enfin, Christian Roy continue, à sa façon, l'entreprise littéraire de la première garde. Vivant et écrivant à Moncton, il cherche toujours à atteindre l'universel. «Je m'engage à soutenir / un certain degré d'appartenance / à cette planète, / à ce pays, / à cette ville.»



De son côté, Éric Cormier est certainement le poète acadien le plus prolifique des dernières années. Avec quatre recueils en moins de six ans, il s'affirme comme une figure incontournable du paysage littéraire acadien. Son dernier rejeton, *Coda*, rassemble des poèmes unis sous le signe de la musique, comme le dénotent la plupart des titres et des références à des compositeurs. Le recueil est plus ou moins séparé par trois exergues qui soulignent, en partie, l'appartenance du poète à une esthétique disparate proposée par Jean-Philippe Raïche, Gérald Leblanc et Jean-Paul Daoust. Au cœur de ce recueil dense de 143 pages, le lecteur devient témoin de la perte de l'être aimé: «tu es / mon aparté / ma folie / l'eau à peine brisée / de ma fracture». Thème vieux comme le monde, les amours perdues et retrouvées servent de matrice à la majorité des poèmes du recueil.

Certains poèmes courts offrent des images instantanées qui font rêver longuement le lecteur:

Je m'assoupis à tes sons  
pour mieux voir  
tes bras qui glissent longtemps le long de ton  
corps

et des cris que poussent les vallées comme  
des volcans  
que l'on se sert pour allumer une cigarette  
comme l'on faisait ensemble  
dans le prisme de l'amour

tu jouis comme une trompette

Dans ce poème, la relation avec l'autre atteint une symbiose hors du commun. Cependant, la

plus belle réussite de l'auteur réside, selon moi, dans les quatre poèmes de la route qui se retrouvent en fin de parcours. Cette thématique du voyage, presque absente jusque-là, donne un nouvel angle au recueil, qui aurait pu être exploité plus à fond. Un magnifique exemple parmi tant d'autres: «Pour la simplicité / je me verse de toi / gouttes relevées / matins désirables / l'odeur de la peau / les lèvres haïtiennes / comme un tour du monde».

Certes, le recueil aurait mérité d'être épuré de certains poèmes qui ne proposent rien de novateur («partir / tant qu'il le faut / le geste lent / à la façon / de Rimbaud / aux enfers des saisons»). Quantité n'est pas toujours synonyme de qualité. Si l'auteur sait construire le poème et parfois le recueil, il lui reste à saisir les enjeux de l'Œuvre. Le sens de celle-ci me semble vague et il ne faudrait surtout pas que dans quinze ans, Éric Cormier se retrouve avec deux douzaines de recueils sans unité, qui se valent plus ou moins. En ce sens, *Coda* demeure son meilleur recueil à ce jour, mais comme le suggère le titre, on souhaite que celui-ci marque la fin d'un «morceau» poétique dans sa jeune carrière pour permettre une réflexion mûrie sur la pratique de la poésie et sur son œuvre, en particulier.



Enfin, en 2004, le cinéaste et poète Paul Bossé fait paraître un deuxième recueil de poésie, intitulé *Averses*. Si le recueil est beaucoup mieux construit qu'*Un cendrier plein d'ancêtres* (2001), il perd la naïveté qui habitait son premier effort. Séparé en huit sections qui présentent autant les «Averses locales» que les «Averses étrangères», le recueil poursuit, au départ, l'entreprise littéraire de plusieurs écrivains acadiens qui dressent la cartographie imaginaire de Moncton. Ainsi, quelques poèmes plus ou moins réussis sont intitulés «Rue Alma», «Rue Elmwood», «Rue Main», etc. L'ombre de Gérald Leblanc semble peser lourd sur le poète qui n'a pas eu l'audace (remercions-le) de réécrire un «Rue Dufferin», poème de Leblanc, devenu une chanson-culte du groupe 1755.

Empreinte d'une langue orale qui rappelle la poésie acadienne des années 1970, l'œuvre de

Paul Bossé préfère dire les choses au lieu de les évoquer. Par exemple, un poème traite sans équivoque d'un drame familial dont a été victime sa cousine. Fallait-il absolument publier un poème à ce sujet? Alors que l'œuvre est parsemée de jeux de mots faciles (« con-sommes-nous », « nostalgivres », « souspect »), la section « Averses amères », quant à elle, nourrit un anti-américanisme primaire en vogue de nos jours : « partout les morts marchent contre la mort / *stuck* dans l'ascenseur de la tour de Babel / entre deux paraboles bibliques / pourquoi tous les étages mènent-ils / à double-vé? »

Bref, les « Averses » de Paul Bossé ne m'ont pas plu. Certains textes ne possèdent pas les qualités poétiques auxquelles on serait en droit de s'attendre. C'est dommage, d'autant plus que l'auteur possède un talent indéniable, comme en avait fait foi sa pièce de théâtre *Empreintes*, jouée en 2002 par le collectif Moncton-Sable. Il faudra attendre le prochain recueil de Bossé pour mieux saisir les enjeux de son œuvre.



Grâce au travail de la maison d'édition Perce-Neige et de son directeur littéraire Gérald Leblanc (remplacé récemment par Serge Patrice Thibodeau), une deuxième génération de poètes acadiens a pris sa place depuis une dizaine d'années. N'en déplaise à ceux qui ont dominé la poésie acadienne pendant longtemps, il existe une relève. Celle-ci, Éric Cormier et Christian Roy notamment, publie à un rythme effréné et il me semble que la plupart des auteurs sont rendus à la croisée des chemins. Pour mieux se positionner dans le champ littéraire, ils devront faire des choix esthétiques qui leur permettront de se démarquer. Sinon, les recueils se suivront comme les recensions. ■

*Benoît Doyon-Gosselin a étudié au Collège militaire royal du Canada et au Collège universitaire de Saint-Boniface. Sa thèse de maîtrise portait sur les théories de la lecture et la métaphore fondatrice dans le roman Tombeau du Franco-Manitobain J.R. Léveillé. Il poursuit présentement des études doctorales à l'Université de Moncton. Dans une perspective herméneutique, sa thèse traitera de l'œuvre romanesque de J.R. Léveillé et France Daigle ainsi que de la difficulté d'écrire dans une société liminaire. Il a publié dans les Cahiers franco-canadiens de l'Ouest (2002), dans Voix et images (2004) et dans divers collectifs.*

